Document generated on 06/02/2025 2:24 p.m.

24 images

L'artiste vampirisée
Camille Claudel de Bruno Nuytten

Gérard Grugeau

Number 42, Spring 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22828ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (1989). Review of [L'artiste vampirisée / *Camille Claudel* de Bruno Nuytten]. *24 images*, (42), 72–73.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

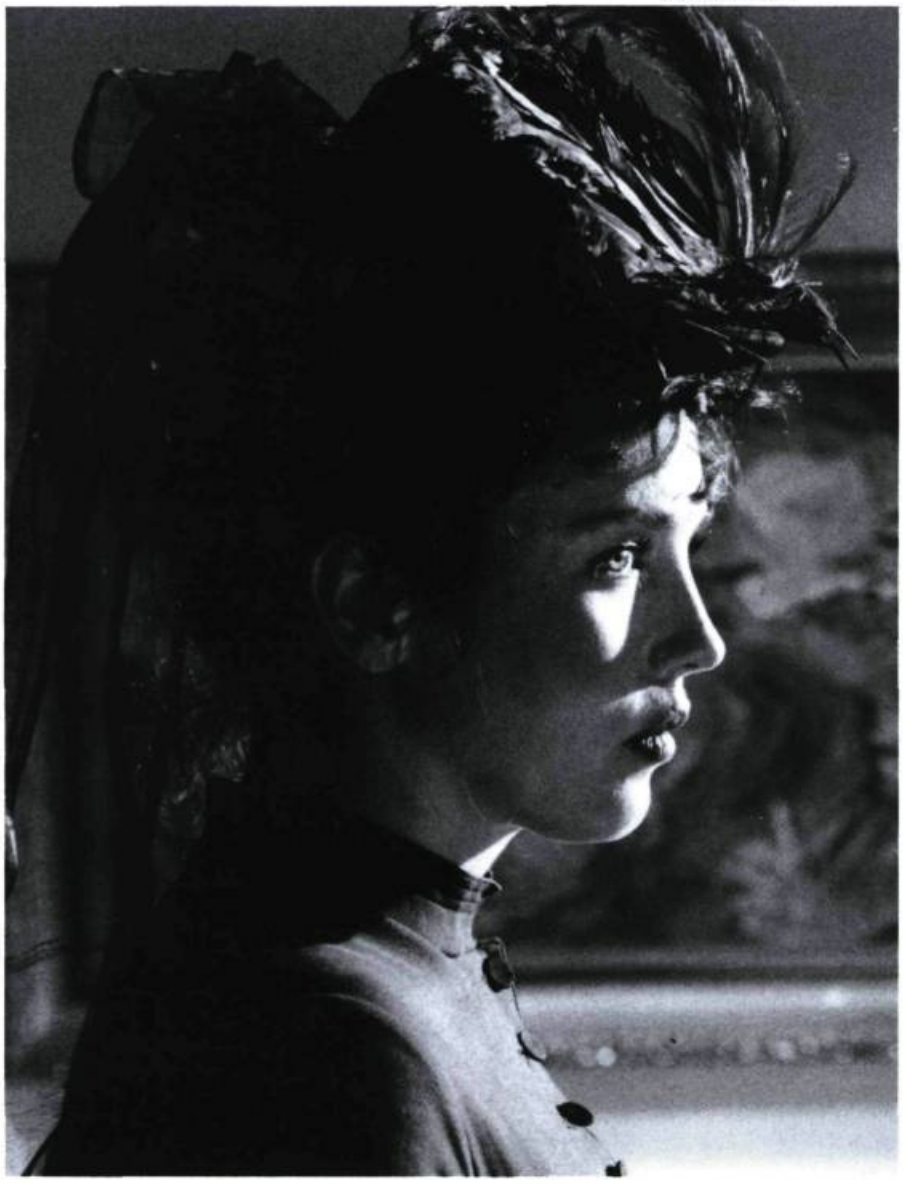
https://www.erudit.org/en/

CAMILLE CLAUDEL
DE BRUNO NUYTTEN

L'ARTISTE VAMPIRISÉE

par Gérard Grugeau

Camille Claudel



Toute sa vie, Camille C. aura griffé la glaise, saigné à blanc le marbre pour combler un vide inscrit au creux de l'enfance comme une blessure béante. Paul-Henri Claudel, le frère aîné, meurt âgé de 15 jours. En naissant à son tour, Camille prend la place de l'irremplaçable et hérite de la haine immense d'une mère inconsolable. Son destin sera alors irrémédiablement placé sous le signe de l'usurpation. Usurpation d'un amour filial et, bientôt usurpation du statut d'artiste aux yeux d'une société statufiée dans son conformisme satisfait. Une société qui ne pardonnera jamais à l'un des plus grands sculpteurs de tous les temps de créer de ses mains et non de son ventre. Prométhée déchaînée, Camille se verra nier constamment la maternité de ses œuvres. Élève, maîtresse et muse inspiratrice du grand Rodin (et de son «petit Paul»), elle, «ce mystère en pleine lumière» devra demeurer l'ombre du maître et «l'écho de l'être aimé». L'usurpatrice intransigeante qui ose défier, dans la solitude et le dénuement extrêmes, l'immobilisme de l'Histoire sera accusée de simulacre de création. Épuisée, littéralement vampirisée par son art et son entourage, Camille ne se remettra jamais de l'abandon des siens. On connaît la suite : internement par la famille, trente ans d'asile, la fosse commune... Le néant absolu pour celle qui sculpta toute sa vie à même l'insondable chaos du vide. Aujourd'hui, Camille Claudel est réhabilitée. On s'arrache ses œuvres, sa vie. La vampirisation se poursuit sous des dehors plus civilisés.

On comprend aisément ce qui a pu séduire dans ce destin hors du commun Isabelle Adjani, orpheline depuis ***L'été meurtrier*** de grands rôles à la hauteur de son immense talent. Étranges recoupements en effet entre la trajectoire existentielle d'une artiste maudite en avance sur son temps et celle d'une actrice dévorée par son propre mythe, sculpté à coups de rôles — «usurpations d'identité» — généralement inspirés. Isabelle, l'incarnation faite chair des grandes figures romanesques (***Adèle H, Les sœurs Brontë***). Isabelle la star adulée, prisonnière de son image, et récemment «sidatisée» vive sur la place publique, parce que trop belle, trop talentueuse, trop libre. «On vous bafoue parce qu'on ne peut pas vous détruire. Le génie est un effroi pour son temps», dit-on à Camille dans le film. L'horrible rumeur n'a décidément pas d'âge, et la passion de la création non plus. La passion, comme aiguillon du désir de création, est justement ce qui semble faire cruellement défaut à la ***Camille Claudel*** élégante mais contrainte de Bruno Nuytten. Chef opérateur passé à la réalisation pour ce film, Nuytten façonne en maître des cathédrales de lumière et d'ombres à même la masse fil-

Camille Claudel (Isabelle Adjani) et Rodin (Gérard Depardieu).

mique. Et, sa mise en scène pointilleuse donne forme à un réel irréfutable sur le plan de la reconstitution historique. Pourtant, l'œuvre romanesque résiste en se heurtant trop souvent aux écueils d'un scénario insuffisamment porteur de fiction. Désincarné, le film ne brûle pas intrinsèquement, faute de trouver son centre de gravité, son véritable sujet: l'urgence de la création, cette «maladie de la boue» dont on disait Camille atteinte. Comme si le scénario de Nuytten et de Marilyn Goldin souffrait d'une absence de point de vue qui permettrait aux personnages de vraiment investir la fiction pour la porter à bout de bras. Errances scénaristiques (manque d'exaltation dans la représentation de la passion, répression du sexuel)? Failles dans la construction dramatique (psychose paranoïde trop abruptement amenée)? Détournement de la charge subversive d'un sujet fort mais controversé? Autant de questions, sources de cassures fictionnelles dans le corps narratif. Le fait que le scénario soit directement tiré de l'ouvrage de Reine-Marie Paris, biographe «officielle» de la famille Claudel et elle-même petite-fille de l'auteur de *Tête d'or*, pourrait constituer à cet égard un élément de réponse non négligeable. Car, si elle ne sort pas grandie de cette confrontation avec la fiction, la famille Claudel n'en sort pas non plus éclaboussée. On est loin de l'inextricable nœud de vipères que décrivait, non sans excès de lyrisme, le brûlot d'Anne Delbée paru en 1982*. Seule la scène du repas en famille organisé autour de l'imposant Rodin (Gérard Depardieu en retrait de son personnage) vient briser, par sa mise en scène attentive aux passions sourdes, le vernis d'une fiction par trop obéissante.

Il y a dans la ***Camille Claudel*** de Bruno Nuytten comme un double phénomène de vampirisation. Celui d'une mise en images académique prête à sacrifier l'essence de son sujet au romanesque sans en maîtriser véritablement les éléments constitutifs et celui d'un personnage fort, en partie dépossédé de son élan vital par l'aura d'une star en représentation. Impossible bien sûr de rester complètement insensible à l'acharnement fiévreux d'Adjani, comédienne somptueuse en mouvement, qui arpente inlassablement l'écran large comme pour intégrer dans son jeu un matériau fictionnel qui n'a de cesse de lui échapper. Et, si l'osmose Isabelle/Camille fait parfois bloc comme le bronze en fusion qui durcit (scènes avec le modèle Giganti, confrontations avec le père), la magie opère souvent à vide. ***Camille Claudel*** apparaît alors comme un grand marbre inachevé dont la surface trop bien polie réfrénerait le jaillissement de l'émotion devant le génie pur. ●

* Anne Delbée : *Une femme*, Presses de la Renaissance (1982)

CAMILLE CLAUDEL

France 1988. Ré.: Bruno Nuytten. Scé.: Bruno Nuytten et Marilyn Goldin d'après Reine-Marie Paris. Ph.: Pierre Lhomme. Mont.: Joelle Hache. Mus.: Gabriel Yared. Int.: Isabelle Adjani, Gérard Depardieu, Laurent Grevill, Alain Cuny, Madeleine Robinson, Kathine Boorman, Danièle Lebrun, Aurelle Doazan, Madeleine Marie, Maxime Leroux. 170 min. Couleur. Dist.: Cinéma Plus.